



HAL
open science

Latino-américains

Olga L Gonzalez

► **To cite this version:**

Olga L Gonzalez. Latino-américains. Dictionnaire des étrangers qui ont fait la France, sous la direction de Pascal Ory, avec la collaboration de Marie-Claude Blanc-Chaléard, 2013. hal-01712713

HAL Id: hal-01712713

<https://hal.science/hal-01712713>

Submitted on 19 Feb 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Latino-américains

Les Latino-Américains comptent peu aujourd'hui sur le territoire de la France métropolitaine, en regard des Africains et des Asiatiques. Leur présence en France est néanmoins le fruit d'une longue histoire, qui a reposé sur des liens très forts dans le siècle qui a suivi les indépendances. Depuis quelques décennies, l'exil puis un regain de la migration ont redonné de l'importance à certains groupes nationaux, venus des pays du Cône Sud ou de l'Amérique andine.

Une longue histoire

A partir de la fin du XVIII^{ème}, les Latino-américains (hispanophones et lusophones) sont nombreux à se rendre en France. L'un des moins connus est le Vénézuélien Francisco de Miranda, idéologue et futur héros de la libération de l'Amérique espagnole (célèbre, à ce titre, en Amérique hispanique). Dans les années agitées de la Révolution française, Miranda est général de brigade dans l'armée de Dumouriez, Lieutenant Général après la bataille de Valmy, prisonnier durant la Terreur, proche de Bonaparte, puis accusé de complot contre lui. En tant que général de la Révolution française et de l'Empire, son nom est inscrit sur l'Arc de triomphe de l'Étoile à Paris.

Cent vingt ans plus tard, durant la Première Guerre mondiale, la Légion étrangère allait également attirer un certain nombre de Latino-américains. Ils auraient été quelques centaines à avoir choisi, volontairement, de grossir les rangs de l'armée française. Les historiens s'accordent pour y voir les nombreux liens qui unissaient le sous-continent et la France.

La Révolution française est une référence cruciale dans ces pays. Le Colombien Antonio Nariño fut banni pour avoir traduit en espagnol *Les Droits de l'Homme et du Citoyen*. En exil en France, il y rencontra les cercles intellectuels et culturels, ceux-là même qui allaient exercer une si puissante fascination sur de nombreux autres Latino-américains. Le pèlerinage vers Paris devint une étape obligée pour les intellectuels et pour de nombreux hommes politiques. Il est impossible d'énumérer tous ceux qui sont passés au cours du long XIX^{ème} siècle, historiens, écrivains, juristes, hommes politiques (José María Samper, Juan Bautista Alberdi, Domingo Faustino Sarmiento, José María Torres Caicedo, José de San Martín, Simón Bolívar...). Ils participèrent à la vie intellectuelle française et, en retour, la France influença leurs œuvres, aussi bien littéraires que politiques et institutionnelles. Rappelons que des ouvrages très importants dans l'histoire de la pensée furent originellement publiés en France. C'est le cas, entre autres, du vaste *Dictionnaire de construction de la langue espagnole*, dont le premier tome demanda 14 années de travail au Colombien Rufino Cuervo. Seul l'exil studieux à Paris lui permit d'avancer dans cette entreprise obstinée.

Parmi les Latino-américains célèbres ayant fait leur œuvre en France, figure Isidore Lucien Ducasse, né à Montevideo (Uruguay), également connu sous le pseudonyme de comte de Lautréamont, considéré comme un précurseur génial du surréalisme. Plus rares, certaines personnalités ont marqué par leur apport technique ou scientifique. Ainsi le Brésilien Alberto Santos-Dumont, arrivé très jeune en France, concepteur du plus petit ballon du monde et du

premier avion pourvu d'un moteur à essence, fut le détenteur du premier record du monde de l'aviation. Ses travaux furent à l'origine du développement de l'aéronautique en France.

Les échanges littéraires

L'aura littéraire a longtemps accompagné la présence latino-américaine en France. Des représentants remarquables du monde littéraire avaient résidé en France ont enrichi de leur présence les cercles littéraires dans les années 1920 et 1930, comme le poète Péruvien Cesar Vallejo, le romancier Guatémaltèque Miguel Angel Asturias, le poète Chilien Vicente Huidobro et le critique Mexicain Alfonso Reyes. Inversement, en Amérique latine des liens universitaires étaient tissés, par exemple autour de l'historien Fernand Braudel ou de l'anthropologue Claude Lévi-Strauss au Brésil. Toutefois, au lendemain de la Première Guerre mondiale, on vit croître le désintérêt de la France pour l'Amérique latine, à laquelle elle avait servi de modèles (D. Rolland, 2000).

Dans les années qui suivirent la Deuxième Guerre mondiale, les anciens liens furent un moment réactivés, compte tenu, entre autres, du soutien de ces pays aux Alliés : la libération de Paris fut un grand moment de fête dans les villes latino-américaines. L'exil temporaire, pendant la guerre, de nombreux intellectuels en Amérique latine (comme Louis Jovet au Brésil, Paul Rivet en Colombie, Jules Romains au Mexique), ainsi que la volonté politique et diplomatique (création des instituts français en Amérique latine, installation des statues de héros évoquant l'Amérique latine dans Paris...) ont contribué à ce sursaut. Une conséquence heureuse furent les collections littéraires – parmi lesquelles figure « La croix du sud », créée en 1954 par Roger Caillois, par ailleurs l'introducteur de Jorge Luis Borges en France. Cependant, les relations se limitaient principalement aux cercles des intellectuels.

Plusieurs maisons d'édition entreprirent la traduction de jeunes romanciers (Mario Vargas Llosa, Carlos Fuentes...), la critique et le public achevèrent de donner un nom à la littérature provenant du « continent aux sept couleurs » décrit par German Arciniegas : le *boom* latino-américain était né (années 1960). Inversement, pour de nombreux écrivains latino-américains, la France évoquait le Paris de la bohème, de l'université, des arts et de la politique. Une génération d'artistes avait fait de la ville une étape initiatique ou un refuge face à l'étouffement généré par les régimes politiques de leurs pays. Ce fut le cas de Pablo Neruda, de Gabriel Garcia Marquez, de Jorge Amado, de Severo Sarduy, de Julio Cortazar, qui recréa dans les pages de *Marelle* une ville labyrinthique que de nombreux Latino-américains parcoururent ultérieurement.

Ensuite, ce fut Mai 68. Cet événement plein de promesses eut une résonance toute particulière dans le monde intellectuel latino-américain. Beaucoup d'étudiants partirent à la recherche de Sartre, qui rayonnait de son influence dans le Tiers Monde, ou d'Althusser, qui enseignait le structuralisme marxiste à l'École Normale Supérieure. Le quartier latin, les rues des poètes et des amoureux des lettres restent un âge d'or auprès de nombreux Latino-américains venus à cette époque. Pourtant, il s'agissait d'une communauté restreinte : elle n'atteignait même pas 10.000 personnes (Rolland et Touzalin, 1994).

Les exils politiques

La gauche et l'extrême gauche latino-américaines ont eu une grande influence dans la France des années 1960 et 1970, d'abord idéologiquement, et ensuite à travers les nombreux exilés qui trouvèrent refuge en France. Durant les années soixante, la révolution cubaine et la victoire électorale de la gauche chilienne en 1970 furent les événements qui catalysèrent un renouveau d'intérêt, cette fois massif, pour l'Amérique latine. L'expérience cubaine donna lieu à de nombreuses analyses et voyages, l'aventure la plus mémorable étant celle de Régis Debray.

La formation d'un gouvernement d'Unité Populaire au Chili en 1970, qui montrait qu'une accession de la gauche au pouvoir par des voix pacifiques étaient possible, fut un événement pour bien des Français. Sans aucun doute, le coup d'État contre Salvador Allende engendra un changement dans la composition et la perception de la communauté en provenance d'Amérique du Sud. Devant le traumatisme du 11 septembre 1973, de nombreux comités se formèrent en France afin d'accueillir les militants chiliens.

La communauté chilienne, jusqu'alors embryonnaire, commença de se renforcer : on comptait plus de 2.300 Chiliens en France en 1975 ; en 1982, ils étaient environ 6.300, et la quasi totalité des demandeurs d'asile obtenaient le statut de réfugié. La communauté chilienne était devenue la communauté latino-américaine la plus importante, suivie par la brésilienne, l'argentine –laquelle regroupait à son tour de nombreux exilés politiques fuyant les dictatures– et la mexicaine. Les exilés du Cône Sud et de nombreux comités français fédérèrent autour d'eux un puissant mouvement d'aide aux nouveaux arrivés. D'ailleurs, la plupart des organisations d'appui aux luttes d'Amérique latine datent de ces années. C'est par exemple le cas de *France Amérique latine*, de l'*Association de Solidarité avec les Paysans d'Amérique Latine*, créée en 1979, qui regroupait plusieurs organisations, et qui allait devenir en 1991 l'*Association de Solidarité avec les Peuples d'Amérique latine*. Dans le même temps, plusieurs artistes latino-américains se sont installés en France, où quelques-uns parvinrent à la reconnaissance. Des musiciens comme les Chiliens du groupe Quilapayún ou l'Uruguayien Daniel Viglietti, des hommes de théâtre comme Augusto Boal, Jorge Lavelli et Oscar Castro, le dessinateur Copi, le cinéaste Raul Ruiz, le scénariste Alejandro Jodorowski, et des écrivains comme Milagros Palma (par ailleurs fondatrice d'une maison d'éditions latino-américaniste, *Indigo & Côté-Femmes*), Alicia Duvojne Ortiz, Lucía Futoransky, Juan José Saer ou Hector Bianciotti enrichissent la culture française.

En somme, la représentation dominante durant les années 70 et 80 a été celle qui correspond à l'univers de l'intellectuel et du réfugié politique. Une grande visibilité leur fut donnée dans l'espace public français (notamment aux réfugiés chiliens) : présents dans les médias, ils entretenaient de liens solides avec le monde associatif, les syndicats et les partis et groupes politiques de gauche, et bénéficièrent de la considération du monde institutionnel et académique. Malgré la fermeture progressive des frontières à la migration économique, la France continua à accueillir les exilés latino-américains.

Reconfiguration des flux migratoires et l'explosion andine en France

Dans les années 1980-1990, la composition de la communauté latino-américaine s'est remarquablement modifiée, dans le sens d'un poids numérique plus important des migrants provenant de la région andine. Cette reconfiguration est le résultat de deux grands

changements démographiques et migratoires : d'abord, la perte du poids relatif des migrants du Cône Sud (suite au retour de nombreux exilés après le rétablissement de la démocratie, doublée du fait que leurs enfants sont français) et surtout, l'accentuation des flux andins vers l'Europe.

En effet, à partir du milieu des années 1980 pour le Pérou, des années 1990 pour la Colombie et l'Équateur, des années 2000 pour la Bolivie, se déclenche un mouvement massif vers l'Europe, y compris vers la France avec laquelle les liens étaient faibles jusque là. Il s'agit d'une émigration populaire, liée aux transformations sociales et économiques qui ont touché ces pays : appauvrissement de larges secteurs de la population, rétrécissement de l'État social, violence, déliquescence institutionnelle avec en sus, des crises naturelles. Fragilisés, des centaines de milliers d'hommes et de femmes ont entrepris l'aventure migratoire. Actuellement, environ un dixième de la population de ces quatre pays habite à l'étranger, soit plus de sept millions de personnes. En Europe, le pays cible principal est l'Espagne, mais le champ s'est étendu aussi au Royaume-Uni, à l'Italie... et à la France. Les modifications du marché de travail ont permis aux femmes notamment de trouver un espace dans les emplois qui touchent les services à la personne (vieillesse de la population, faiblesse des aides sociales pour la garde des personnes âgées et des enfants, impératif de la vie professionnelle et personnelle chez les femmes, mauvaise distribution des tâches ménagères en fonction du genre...). Parallèlement, de nombreux secteurs (bâtiment, services) ont recours à l'illégalité (comme le bâtiment). Cela explique la précarité fréquente de ces migrants, confrontés à la fermeture officielle des frontières et insérés dans les secteurs les moins qualifiés de l'économie. Souvent invisibles dans l'espace public, ils comptent une forte proportion d'irréguliers. La nationalité la plus représentée en France est celle des Colombiens. On en a recensé plus de 10 000 en 2007, chiffre à multiplier au moins par cinq selon certains chercheurs. On comptait aussi 5000 Péruviens, soit à peu près autant que les Chiliens ou les Mexicains. Argentins et Vénézuéliens sont moins nombreux. En revanche, les effectifs atypiques des Brésiliens ou des Surinamiens relèvent d'une autre immigration, à travers la frontière guyanaise.

Musique et immigration : le cas de la salsa

Parmi les nombreux apports de la culture latino-américaine à la France, la musique tient une place à part. Il y a une vingtaine d'années, les possibilités qui s'ouvraient à la migrante-promeneuse de Paris en quête d'airs tropicaux pour chauffer le cœur de l'hiver étaient très réduites. Elle ne pouvait compter que sur les flûtes et les cordes des Péruviens installés dans le métro, ces musiques de nostalgie d'altiplano, ou sur la mode passagère de la lambada (mais sait-on que cet air a été piraté à un groupe bolivien par un producteur français ?). En une vingtaine d'années, les choses ont radicalement changé. Les rythmes tropicaux ont conquis de nombreuses villes. Parmi eux trône, sans aucun doute, la salsa, ce fouillis de rythmes latino-caribéens originaire du New York hispanique et noir. A Paris, au vingt et unième siècle, on joue la salsa, avec ses différentes influences et accents –son, guaracha, rumba, chachacha cubains, bomba de Puerto Rico, merengue dominicain, cumbia colombienne...– on s'exerce à la danse –que ce soit le style classique cubain ou le style porto-ricain– on écoute la salsa à la radio –la station *Latina*, fondée en 1982, est dédiée à cette musique depuis 1992–, des salles proposent des concerts toutes les semaines, de nombreuses chaînes diffusent et font vivre et vibrer le web.

L'engouement s'est produit dans les années 1990. Certains y voient un effet de l'ouverture de Cuba après la chute du Mur, qui permit une meilleure connaissance des trésors musicaux de l'île et favorisa la venue en France de musiciens (nombre d'entre eux n'avaient jamais voyagé en dehors de l'île) ; d'autres évoquent les politiques culturelles (la radio Latina et la salle de cinéma du même nom, rue du Temple, furent créées originellement dans un esprit de célébration de la « latinité »). Nous pensons que le facteur migratoire a son importance également. Les migrants ont toujours été des passeurs culturels, avec la musique voyageuse. La musique faisait partie intégrante des *tertulias* (rencontres autour des mots) des écrivains – ainsi, dans les années 1980, le tango retrouvait les exilés dans *Les trottoirs de Buenos Aires*, rue des Lombards, à Paris.

De nos jours, l'importante communauté colombienne se réunit autour de soirées salsa, tandis que les amoureux du son et la rumba cubaine se renseignent sur les *guateques*. Ces soirées, en marge du circuit commercial et médiatique, contribuent néanmoins à faire vivre une communauté d'appartenance. Parallèlement, de très nombreux migrants latino-américains, et de très nombreux Antillais, se rendent aux concerts et animations autour de la salsa et, progressivement, autour d'autres rythmes –comme la bachata.

Signalons enfin la présence de musiciens, eux-mêmes migrants, qui « traduisent » ces musiques pour la population française. Nous songeons à des musiciens comme Don Barreto, le maître cubain-français du mambo et du chachacha dès les années 1950, et de nos jours au colombien Yuri Buenaventura, le premier chanteur de salsa à avoir obtenu un disque d'or en France, en 1996, et un des rares auteurs à chanter la salsa en français. La musique identifiée à l'espace culturel latino-américain maintient sa vitalité et traverse les frontières, avec une très large gamme sonore, qui va du tango électronique du groupe franco-argentin *Tango Project* à la cumbia du groupe franco-argentin-colombien *Cumbia Ya !*

Conclusion

La situation de migrants andins d'aujourd'hui est radicalement différente de celle des exilés et artistes d'il y a trente ou quarante ans. Sur le plan de leur perception symbolique et culturelle, la dernière vague migratoire latino-américaine en France est à l'opposé de celle des intellectuels. L'occupation spatiale a pris le dessus sur le signifiant symbolique. A l'explosion des chiffres de ventes de la littérature latino-américaine succède l'explosion du nombre de maçons ou de femmes de ménage andins (du *boom littéraire* à l'*explosion andine*). La très grande majorité des exilés du Cône Sud étaient des intellectuels, ils possédaient un statut de réfugié politique, ils étaient hébergés et pris en main par des institutions spécialisées dans l'aide aux exilés et ils pouvaient s'insérer dans le monde du travail. Ces conditions ont facilité leur intégration dans la société française, et sont à mettre en rapport avec leur forte visibilité.

Contrairement aux migrants politiques, aux militants, aux intellectuels, c'est-à-dire à ceux qui sont chargés de donner publiquement un sens aux questions politiques et qui participent à la création culturelle, les migrants économiques n'exercent pas leur droit à la parole. Arrivés par leurs propres moyens, très souvent ils n'ont pas de permis de travail et encore moins de résidence fixe. Ils habitent dans une société qui ne les voit pas. Invisibles, ils sont pourtant là, transformant les sociétés comme les musiques qu'ils portent en eux.

Olga L. Gonzalez*

Bibliographie

Dorier-Apprill, Elisabeth, *Danses « latines » et identité d'une rive à l'autre*, Ed. L'Harmattan, 2000.

Gonzalez, Olga L., 2007 : « La présence latino-américaine en France », in *Hommes & migrations*, Cité internationale de l'histoire de l'immigration, Paris, p. 8-18.

Petrich, Perla, « Memorias de emigrantes: escritores argentinos en París », *Amérique Latine Histoire et Mémoire*, Numéro 1-2000 - *Migrations en Argentine* , [En ligne], mis en ligne le 14 janvier 2005. URL : <http://alhim.revues.org/document85.html>. Consulté le 26 septembre 2011.

Rolland, Denis et Marie Hélène Touzalin. “Un miroir déformant ? Les latino-américains à Paris depuis 1945” in *Le Paris des étrangers*, (comp. Antoine Marès et Pierre Milza), Publications de la Sorbonne, Paris, 1994, p. 263-293.

Ruel, Yannis, *Les soirées salsa à Paris*, L'Harmattan, 2000.

Villegas, Jean Claude, *Paris, capitale littéraire de l'Amérique latine*, Dijon, Éd. Universitaires de Dijon, 2007

* Sociologue, chercheuse associée à l'Urmis – Université Paris Diderot, post-doctorante à l'Université du Luxembourg. Page web : <http://olgagonzalez.wordpress.com/> Email : olgalu@free.fr